

C'est le nombre de peluches dans la salle d'attente qui m'a mis la puce à l'oreille. Cette générosité. Cette opulence. C'était suspect à force d'être mignon. On est restés plantés au milieu de la pièce une bonne minute puis on s'est assis du bout des fesses sur les chaises en plastique.

Une femme d'une cinquantaine d'années s'est approchée avec un doux sourire. Elle s'est présentée, bénévole pour l'association des maladies cardiaques congénitales. Je lui ai adressé un sourire de pure forme. Que ce soit clair : nous n'irions pas plus loin, elle et moi. Notre rencontre était accidentelle et il était hors de question que j'entretienne la moindre relation avec une bénévole de l'association des maladies cardiaques congénitales.

Nous n'avons pas attendu longtemps. Une jeune femme vêtue d'une blouse blanche nous a invités à entrer et a prié mon fils de se déshabiller. Mon petit garçon s'est exécuté, puis s'est allongé sur la table.

Il était paisible. Il s'est toujours prêté de bonne grâce aux examens médicaux, avec une confiance qui me serre le cœur. Il se hisse sur les grands fauteuils de cuir, grimpe sur les tables d'examen, allonge son inspiration, tend le bras sans rechigner pour la piqûre.

Si au moins il pouvait résister et pousser quelques hurlements, il m'offrirait l'occasion de le rassurer, de jouer ma partition de mère protectrice et, ce faisant, me détournerait de ma propre angoisse. Mais sa conduite digne m'oblige à rester stoïque et me laisse me ronger du dedans. Inutile de compter sur son père. Face au corps de notre petit garçon allongé sur la table d'examen, nous évoluons sur deux pôles opposés. Lui adopte une technique simple pour canaliser son angoisse : il l'ignore. Il surjoue la normalité pour mieux forcer le destin. Pour un peu, il siffloterait. Tiens bonjour madame, ah oui c'est sympa pour occuper son temps libre, l'association des maladies cardiaques congénitales, quelle bonne idée !

Moi, je fais l'inverse, je brandis le pire pour l'exorciser, je dis maladie, peur, mort. Un jour, de retour d'une promenade avec mon fils, j'avais fait remarquer, la voix gorgée d'angoisse, que notre enfant toussait exactement de la même façon que le défunt cocker de mon enfance qui souffrait

d'un souffle au cœur. Mon compagnon m'avait jeté un regard ahuri, avait ouvert la bouche, puis s'était ravisé. J'étais restée seule à mouliner mon pressentiment morbide. L'ennui avec la paranoïa, c'est qu'elle ressemble beaucoup à une folle intuition. Dès lors, comment s'en débarrasser ?

Depuis nos rives éloignées, nous nous contemplons lui et moi avec stupéfaction, chacun trouvant l'autre un peu cinglé mais se retenant de le dire parce que, vraiment, ce n'est pas le moment. La peur nous retient de nous disputer et, à bien y penser, je me demande si ce n'est finalement pas le plus inquiétant pour notre enfant, cette harmonie artificielle et tendue.

La soignante a recouvert le corps de mon petit garçon avec des électrodes. Voilà, on y est. Au lieu de gambader dans la cour de récré ou de s'efforcer d'obtenir un bon point, qui fait une grande image avec un animal sauvage dessus au bout de dix, mon fils est là. L'écran s'est animé, la machine a pris le relais, l'examen a commencé. L'engin a ensuite crachoté du papier.

La jeune femme a arraché la feuille, observé attentivement le tracé sans dire un mot. Ça a duré environ un millénaire. Puis elle a félicité mon fils pour son courage et l'a invité à se rhabiller. Elle a de nouveau regardé le tracé et nous a annoncé

que c'est le médecin qui nous donnerait le résultat. Ma gorge s'est nouée. Elle fuyait, c'était évident. La jeune femme s'est alors tournée vers un grand coffre en plastique, a plongé son bras dedans et tendu une peluche à mon fils en slip. Elle l'a de nouveau félicité pour son courage, ça devenait lourdingue.

Porte suivante. Cardiologue. L'enfant s'allonge une fois de plus. Cette fois, l'homme passe du gel sur sa peau et promène une sonde sur son cœur. Ça dure une minute ou deux pendant lesquelles, comme tout le monde à l'orée du drame, je fais enfin preuve d'humilité. Je prie je ne sais quelle entité supérieure, en régie générale, je supplie, dégouline de gratitude, promets de ne plus me plaindre, de voir enfin la chance qui est la mienne. Si seulement rien ne bougeait, rien ne s'abîmait. C'est simple, je supplie que rien ne change, surtout que rien ne change.

Très vite, il annonce : tout est normal. Il le répète, tout est normal, pour être sûr que cette phrase atteigne les cavités les plus lointaines de nos cerveaux. L'air afflue de nouveau, un sourire barre nos visages. L'horizon se dégage d'un coup, les épaules descendent. Pour la première fois depuis que j'ai franchi le seuil de cet hôpital, je vois en couleur. Super, je dis. Super, je répète. Voilà, c'est fini. Le médecin écrit son compte-rendu, il parle

d'un enfant éveillé et plein de vie et d'énergie, il en rajoute un peu, puis nous regarde droit dans les yeux et nous dit adieu. Il dit encore, on ne se reverra jamais. Je crois que j'ai répété super, n'essayant même pas d'être un peu polie. Nous sommes ressortis d'un pas léger. Dans le couloir, la femme bénévole a passé sa tête, j'imagine qu'à nous voir, le sang revenu au visage, le frou-frou animé du bonnet, écharpe, manteau, les corps de nouveau élastiques, elle a tout de suite su, mais elle a quand même posé la question. Tout va bien, lui avons-nous annoncé avec cette fois un peu de chaleur dans le regard. Alors adieu, a-t-elle dit elle aussi. J'imagine que cet adieu est un truc auquel ils ont réfléchi. Un adieu, ce n'est pas un au revoir, c'est beaucoup plus puissant. Un adieu pour gratter vigoureusement la tache, effacer la peur et faire en sorte que l'on ne regarde pas notre fils comme une bombe à retardement les vingt prochaines années. Ce qui s'est passé n'est pas un avertissement mais une erreur d'aiguillage.

Chaque fois que je raconte cette histoire, je me demande ce qu'est devenue la fameuse peluche que l'on a offerte à mon fils ce jour-là. J'imagine que personne ne lui a reprise (rends-nous ça tout de suite, petit imposteur !), mais je suis incapable de me souvenir de ce qu'elle est devenue.

Un soir, chez des copains, une femme m'a dit qu'il lui était arrivé la même chose, le dépistage d'un souffle au cœur, l'examen du cardiologue. Non, elle n'avait pas eu peur, c'est des conneries elle avait dit, c'est pour faire marcher la machine à fric, ces examens. Je lui avais envié ce cynisme, il m'aurait été tellement secourable.

Ce non-événement a été l'une des premières choses que j'ai racontées à Gabriele. Elle m'avait demandé si j'en savais plus sur ce que je voulais écrire. J'avais répondu que non, que je ne savais pas exactement encore mais que je sentais que c'était important pour moi. Je crois que j'essayais de faire quelque chose avec ma peur.

La naissance de ma petite fille avait de nouveau ouvert la brèche. Pouls, souffle, palpitations. Comme s'il m'avait fallu fabriquer de la vie pour la savoir si fragile. Serrer contre moi cette minuscule densité, son ventre collé au mien, son abandon contre ma peau, et le creux de mon cou qui guérit tout.

J'ai si peur de perdre. Je n'arriverai jamais à me débrouiller avec cette pensée, à lui faire une place, qu'elle s'y tienne, qu'elle se taise. D'abord, il faut faire avec l'idée que tout dépend de nous, et puis que plus rien ne dépendra de nous. Quel est le pire ?

J'aimerais tellement réussir à prendre de la distance, accepter, m'injecter de la philosophie en intraveineuse. La plupart du temps, je parviens à ériger de fragiles barrages, mais parfois : tsunami d'angoisse. Les plus grandes joies sont talonnées par la peur. Et si ça disparaissait ? Je m'agrippe aux statistiques. Tout va bien se passer. Mais les chiffres réconfortent si peu. Je sais à quel point ma peur est partagée, même si personne ne la nomme jamais. Au point que la société n'a même pas voulu inventer de mot pour dire les parents qui perdent un enfant.

Heureusement, il me reste l'agitation.

Les journées très remplies, le travail, comme c'est pratique pour s'offrir des angoisses plus digestes, leur donner forme humaine, et tandis que je flirte avec le burn-out au moins je ne pense pas à la mort, et d'ailleurs je ne manquerais pas de lui dire si elle se pointait, sa faux sur l'épaule : désolée, je n'ai pas le temps, je bosse, moi !

Le dictaphone a enregistré ma voix qui bégaye lorsque je tente d'expliquer tout cela à Gabriele. Je veux lui dire ma peur de la mort, mais ça ne vient pas tranquillement, ça bute, ça lapsus, et je m'entends dire : j'ai meurs.

Le métier de Gabriele, c'est d'être là quand la catastrophe a eu lieu. Elle travaille avec les morts.

À cet endroit que je fuis. Elle et moi nous sommes rencontrées par hasard. J'ai entendu son rire, j'ai vu ses yeux briller. Alors j'ai dit : j'aimerais que tu me parles.